

« On veut parler des mots qui blessent »

Pour prolonger les propos de Philippe Lacadée, Ariane Chottin et Sonia Pent reviennent sur leur travail de conversations avec plusieurs classes de collège en proie à une grande violence. À partir de cette expérience particulière – où les réseaux sociaux jouent un rôle majeur –, elles braquent une lumière crue sur un univers qui est tout autant celui de nos lecteurs que celui que mettent en scène nombre de romans qui leur sont adressés. Et où vivent 3,5 millions d'adolescents.

PAR ARIANE CHOTTIN ET SONIA PENT



Ariane Chottin
Psychanalyste,
directrice du centre
ParADOxes.

Sonia Pent
Directrice d'Unité éducative
de jour (UEA) pour la
Protection judiciaire de la
jeunesse (PJJ).

ParADOxes¹ a été sollicité pour intervenir dans des collèges parisiens où le désordre devenu trop aigu comportait des accents de violence protestataire : les classes étaient prises dans une « mauvaise ambiance » inarrêtable, insultes et injures fusaiement avec une crudité jamais entendue dans la cour, dans les couloirs, s'arrêtant avec peine au seuil des cours, se poursuivant comme un feu via le harcèlement sur les réseaux sociaux jusque dans les espaces privés, au sein des familles. Le rapport au langage est touché, dans le lien à l'autre, aussi bien entre élèves qu'avec les enseignants et les encadrants.

Nous avons proposé des conversations en trois temps et c'est avec cette invention du Cien², au plus près de la langue articulée, que nous avons rencontré plusieurs classes de collégiens. Dans chaque classe, nous sommes allées trois fois, à deux. Et puis nous y sommes revenues, un peu plus tard, pour un autre temps, celui de l'« après-coup ».

Les chefs d'établissements souhaitaient que nous intervenions à partir d'un thème – le harcèlement, l'injure, la violence, les réseaux... – mais ParADOxes maintient une position : nous ne souhaitons pas nous présenter comme spécialistes d'une question, nous souhaitons garder le plus longtemps possible une fonction d'énigme et une position d'invité de l'extérieur, d'étranger dans le collège. Cette position d'extimité nous paraît essentielle.

« On veut parler des mots qui blessent ! » C'est ce que ces jeunes élèves nous lancent, tout de suite, c'est de cela qu'ils veulent parler. Jaillissement, jaculation, sans séparation entre le corps et le mot. L'instantanéité pulsionnelle de l'injure les traverse, les fait rire, ils en jouissent. Ils bougent et s'esclaffent, au bord du trop, comme des enfants qui jouent entre eux. Qu'est-ce qui se joue ?

Lacan distingue ce qu'il nomme « l'intention agressive » de la « tendance agressive »³. Dans l'intention agressive, la connexion à l'autre est présente, comme chez ces élèves, c'est donc une intention de signification, c'est-à-dire un *vouloir dire* que cette violence comporte. La tendance agressive, elle, échappe à la parole.

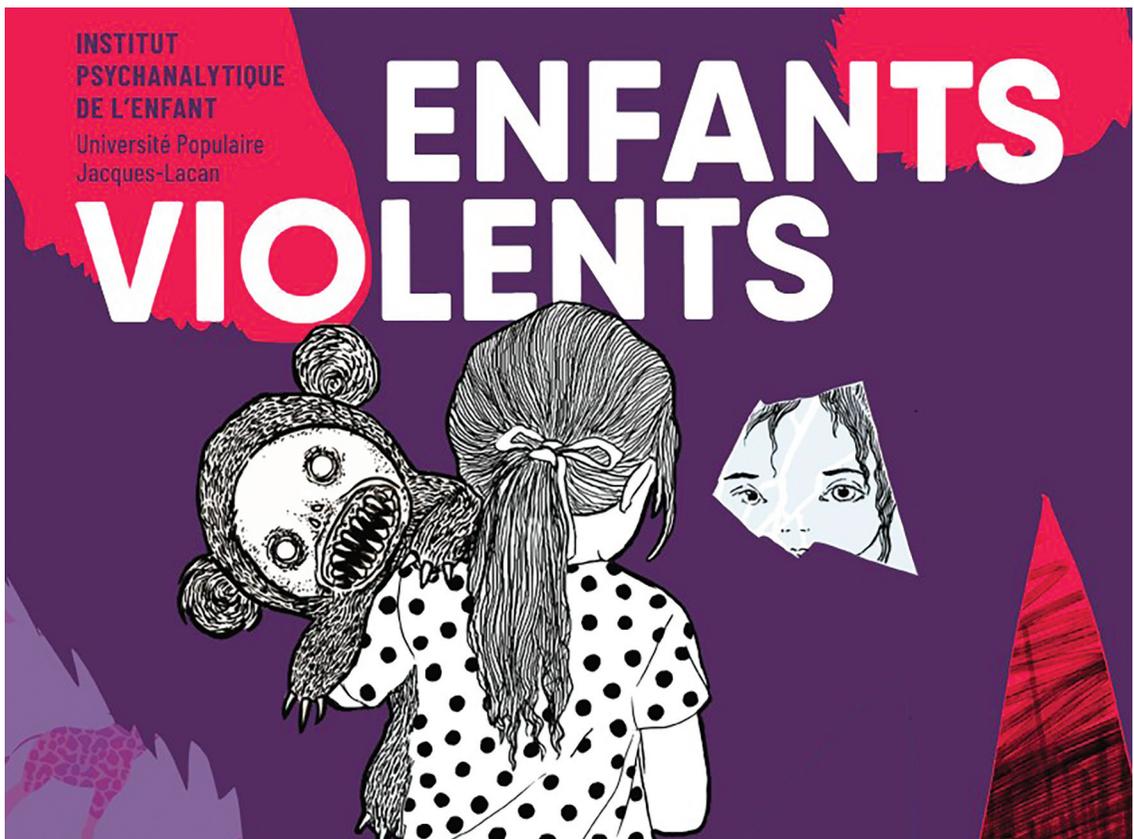
Nous entrons dans le jeu, à notre manière, avec notre style. Nous nous déplaçons entre les tables où ils sont assis, l'enseignante qui nous a ouvert sa classe s'est assise au fond de la salle.

Nous saisissons ce qu'ils nous lancent avec des mimiques d'étonnement. Pas d'évidence. Nous marquons des silences, amenons des formes interrogatives inattendues, disons que nous ne comprenons pas bien – « mais *qu'est-ce que ça veut dire ?* ». Un peu d'ombre se pose sur ce qu'ils croient trop clair.

« Le savoir c'est une énigme » nous dit Lacan⁴. Convoquer l'énigme, le malentendu, le hors sens et une forme de poésie : c'est par là qu'ils trouvent à entendre ce qu'ils disent.

La clameur se desserre, des voix se distinguent. Ils s'adressent.

Nous cueillons leurs mots au vol, ces mots d'abord collés au corps de celui qui les énonce, nous les extrayons pour les écrire au tableau, les entourons, les soulignons. À partir de ces mots qui sortent de leur bouche, bruts, sans aucune phrase, aucune articulation, nous organisons leurs paroles



avec des tracés. Le tableau ouvre un tout autre espace, une autre surface, les regards s'y appuient. Un nouveau savoir commence à naître qui met en jeu un début d'éthique du dire : ils regardent les mots et les mots les regardent.

Partant des mots qui blessent, ils en déplient le versant du rire, de la moquerie, de la colère. Ils disent que c'est pour se défendre avec une modulation revendicatrice. S'entend qu'ils cherchent à déjouer le sexuel qui les convoque, à traiter l'arbitraire des changements du corps apparus avec la puberté. Ils parlent des réseaux où « ça ne s'arrête jamais », où « tout le monde peut voir », où les secrets sont dévoilés. Ils disent « on a honte », « c'est dur de se sentir humilié », « il y a la haine qui efface tout, même la conscience. Ça soulage aussi », « j'ai un sentiment de rien ».

Le « je » apparaît, l'énonciation est présente.

« La dite violence verbale surgie sans phrase peut-elle être parlée ? » demande Jacques-Alain Miller dans le texte de présentation de la Journée de l'Enfant, intitulé *Enfants violents*⁵.

Dans le « brou wa wa » comme le dit une jeune fille, s'entend leur tentative de s'avancer vers l'Autre pour mettre leurs ressentis en mots. Ils lèvent la main, ajoutent, précisent.

« Après avoir proféré une insulte on a le dégoût. Quand on insulte quelqu'un, on peut le blesser, mais on s'humilie soi-même. »

Cette énonciation a sidéré la classe, il y a un silence. Que l'insulte fasse retour sur celui qui l'énonce les fait réfléchir.

Le maniement des mots qui blessent trouve son origine dans des questions impossibles à traiter, un réel impossible à supporter. Les insultes surgissent là où il y a de l'indicible, de l'imprononçable. Elles sont des atteintes au code, au pouvoir de la langue, visent une autorité qui s'exerce de manière légitime ou non, subie comme une injustice, un forçage ou une contrainte insupportable.

Ils demandent : « Quand la détresse est trop forte comment en parler et à qui ? »

Accueillir leurs dires, les entourer d'autres mots permet que la tension se dissolve.

Les questions se complexifient, « c'est quoi la différence entre le regret et le remord ? » demande une jeune fille, « est-ce qu'on a le droit de mettre un secret sur Snapchat ? » continue un jeune homme, « publier sur les réseaux, c'est abuser » ponctue un autre. Un autre encore demande ce que ça veut dire *donner sa parole à quelqu'un* ? Puis, un jeune garçon évoque *les effets secondaires de la parole*. Nous faisons place à sa trouvaille. Il explique : « C'est comme avec les médicaments, on les prend pour soigner quelque chose et ça fait mal ailleurs, les mots ça fait des effets qu'on pensait pas ».

Au rendez-vous suivant, ils écrivent, ils dessinent. L'en-trop qui les débordait trouve d'autres voies, de nouvelles formes. Des récits, de petites fictions s'ébauchent. En trois rencontres beaucoup se sont faits responsables de leur énonciation. L'apparition du je, qui se dissocie alors du nous, se met en place.

Des touches de tact, de pudeur infléchissent le ton des voix, redonnent l'épaisseur vivante à la langue sur fond de silence. Une jeune fille se lève et raconte avec pudeur, les larmes aux yeux « pendant des mois j'ai été appelée par d'autres noms que le mien ».

« Après avoir proféré une insulte on a le dégoût. »

↖
Des mots au tableau.
Photo Ariane Chottin.

←
Visuel de la 5^e Journée d'étude de l'Institut psychanalytique de l'enfant consacrée aux « Enfants violents » le samedi 16 mars 2019.
Illustration : Toni Mengual Llobet.

« **Finalement, il faudrait s'excuser avant** »

Une forme de séparation s'effectue. « Apprendre à vivre séparé » est l'une des modalités d'intervention que peut proposer l'institution, souligne Alfredo Zenoni dans *L'Autre pratique clinique*⁶. Car « la famille n'est pas seulement le lieu qui permet à l'enfant d'avoir une place et une appartenance, le lieu où une langue, une tradition, des repères se transmettent mais aussi celui où l'on apprend, où l'on devrait apprendre, à vivre séparé ». Si une séparation n'est pas possible ou mal assurée, elle ne se réalise que dans le passage à l'acte.

Se sentir responsable des effets secondaires de la parole éloigne du passage à l'acte, ouvre à une éthique des conséquences.

QUELS NOUVEAUX CONTOURS DE LA VIOLENCE SE SONT PRÉCISÉS ?

Ces élèves ont répondu sans le savoir à l'inquiétude du corps enseignant. Dès notre première rencontre ils ont évoqué dans une classe les mots qui blessent, dans une autre l'insulte raciste proférée à l'encontre d'un professeur qui avait mis en émoi l'institution, dans une autre encore le fait d'être « une classe perturbatrice ». Ils viennent déposer dans les lieux de l'école ce qui fait symptôme pour elle et qui fait symptôme pour eux. C'est là dans l'enceinte scolaire, qu'ils apportent ces mots et leurs maux qui, du fait de nos présences, ne se cognent pas aux murs mais qu'ils nous adressent pour tenter de faire un discours avec cette violence qui « à l'intérieur de soi est comme une petite explosion » comme le dit Philippe Lacadée⁷.

Dans l'après-coup, certains adolescents nous ont dit avoir pu parler de façon différente, « pas comme avec les parents, ni avec les profs » et que ça pouvait « empêcher l'acte ». Une jouissance autorisée est passée par la parole et non plus seulement par l'agir du corps. « Parler, a dit une jeune élève, m'a fait prendre conscience que l'autre peut être touché par ce que je dis. Que d'autres pouvaient penser comme moi ». Un autre ponctue, « finalement, il faudrait s'excuser avant ».

Les enseignantes qui étaient présentes nous ont dit à leur tour avoir « découvert leur élèves », deux d'entre elles dans la surprise de n'avoir jamais entendu leurs élèves de cette façon. Pour cela il fallait du temps. Pour que ces petits bouts de savoir se détachent. Et que s'ouvre une autre dimension du dire : dit-mansion comme l'écrit Lacan dans son néologisme pour désigner la résidence du dit⁸. ●

1. ParADOxes (paradoxes-paris.org) est membre de la FIPA. L'association accueille des adolescents pour des consultations psychanalytiques gratuites et limitées dans le temps et aussi pour des ateliers d'écriture individuels ou en petits collectifs.

2. CIEN, Centre interdisciplinaire sur l'enfant <http://www.ch-freudien-be.org/connexions/cien/>

3. Jacques Lacan, « L'agressivité en psychanalyse » in *Écrits*, Seuil 1966, p. 101-124.

4. Jacques Lacan, *Encore*, séminaire Livre XX, Éditions du Seuil, 1975, p. 125.

5. Jacques-Alain Miller, *Enfants violents*, Intervention de clôture à la 4^e Journée de l'Institut de l'Enfant, mars 2017.

6. Alfredo Zenoni, *L'Autre pratique clinique*, Ed. Erès 2009, p. 248.

7. Voir interview de Philippe Lacadée, p. 118.

8. Jacques-Alain Miller, *Du nouveau ! Introduction au séminaire V de Lacan*, Éditions rue Huysmans, Paris, 2000, p. 45.